

Non signé, « Descente au berceau. Boris Schreiber », *Le Matin de Paris*, n° 2370, mardi 16 octobre 1984, p. 23, [rubrique « La Chronique de Françoise Xenakis / FX – Presse-Livres »].

Descente au berceau

Boris Schreiber

Edition Ascot, 434 pages, 119 F.

Dans un système où seul auraient droit à vivre les 300 ou 400 romans appelés à plaire au plus grand nombre, est-ce que *la Descente au berceau* de Boris Schreiber, édité par Luneau-Ascot, aurait vu le jour ? Non. Fœtus desséché, fiché en Boris Schreiber, il n'aurait jamais existé, ou alors, caché, ignoré en manuscrit dans ses tiroirs, et plus tard des héritiers ignorants l'auraient feuilleté avant d'en prendre des pages pour envelopper les coquetiers d'argent... Pourtant *la Descente au berceau* est l'œuvre maîtresse de Boris Schreiber qui a déjà publié huit ouvrages.

Schreiber ? Il a des lecteurs fidèles... Mais jamais les projecteurs de l'actualité ne l'ont pris dans leur faisceau. Pourtant, en lisant ce dernier roman (il a mis sept ans à l'écrire), il est d'évidence « quelque part » le papa... de Cartano, Guégan, B.-H. Lévy and Co... Ecrivain du rejet, de l'exil, de la personne déplacée, Boris Schreiber, avec *la Descente au berceau* (Luneau-Ascot), en trois volets écrit la désespérance de l'homme qui ne peut que rêver de laisser une trace en laissant son nom inscrit au bas de la Bible. Or rien de cela ne s'accomplira vraiment si ce n'est la mort.

Juif né à Berlin de parents russes, Boris Schreiber a inventé un curieux jeune homme, qui se nomme peut-être Joël et qui vit à Vienne dans un meublé répugnant... En vérité, milliardaire, orphelin – ses parents sont morts en déportation, il est venu là pour retrouver le goût d'un certain gâteau dur-mou, jaune et rouge (à chacun sa madeleine), de personnages baroques en personnages baroques en une Vienne grise et nuageuse comme elle aussi, déjà ensevelie dans les limbes de la terre, Joël rencontre un étrange personnage. Devin ? Escroc ? Qui le charge d'abord de lui ramener sa petite fille et qui, peu à peu, l'enverra en mission plus spéciale en vérité retrouver des criminels de guerre en Amérique du Sud.

Autant la première partie est pleine de ce charme très *mittel-Europa* abîmé parfois par des tics d'écriture qui datent le livre (ah ! ce bégaiement écrit), la deuxième partie se lit comme un policier, et la troisième partie est un pathétique chant sur l'impossibilité qu'a finalement l'homme à se venger – thème juif par excellence.

L'histoire de toute une vie, pour une mission qui se révèle sans objet... Livre-bilan, livre-testament, qui dit que rien n'est jamais accompli : hors la mort. L'humour donne à ce roman de constants dérapages abrupts comme si Schreiber pudiquement essayait de masquer le désespoir latent... Ce pathétique bras de fer avec la mort que livre son pauvre petit homme de Joël. Un pronostic quant au prix me demandez-vous ? Allons-y : *l'Été 36* pour le Goncourt (B. Poirot-Delpech), *l'Amant* pour le Femina (Marguerite Duras), Renaudot : *le Point de fuite* (Guidicelli), Médicis : *le Diable en tête* (Lévy). On parie ?